À propos de la critique d'Albert Béguin : un témoignage

Autor(en): **Gorceix, Paul**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne**

Band (Jahr): **- (1993)**

Heft 4

PDF erstellt am: **25.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-870522

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

À PROPOS DE LA CRITIQUE D'ALBERT BÉGUIN : UN TÉMOIGNAGE

> Nous avons irrémédiablement perdu, par l'absence et le silence d'Albert Béguin, l'un des plus grands d'entre nous.
>
> Georges Poulet, Cerisy, sept. 1956

Représentant parmi d'autres d'une «école» qui a profondément marqué la critique française, Albert Béguin reste exemplaire dans la mesure où il n'a jamais dissocié l'œuvre littéraire d'une quête métaphysique.

Dans son beau livre sur *La critique littéraire au XXe siècle* où il consacre un chapitre de trente pages à «La Critique de la conscience», Jean-Yves Tadié, à propos de l'Ecole de Genève, écrit ceci :

> Ce sont eux — Marcel Raymond, Albert Béguin, Georges Poulet, Jean Rousset, Jean Starobinski — qui, alors que ni les formalistes russes ni les philologues allemands n'étaient répandus en France (puisque la plupart des traductions s'en font vers 1970), ont permis aux jeunes gens qui y abordaient l'Université vers 1955 d'échapper au positivisme, à l'historicisme encore régnants, notamment à Paris[1].

Actuellement, après la vague déferlante qui a littéralement envahi l'espace de la critique littéraire — de la sociologie à la génétique en passant par la sémiotique et la linguistique — il est difficile, après plus de trente ans, de rendre un plus bel hommage à une approche de la littérature aussi exclusive, fondée sur la rencontre intime, loin du tapage médiatique, sur la communion de deux

---

1. Jean-Yves TADIÉ, *La Critique littéraire au XXe siècle*, Paris, 1987, (les dossiers Belfond), p. 75.

consciences, celles de l'auteur et de son récepteur, qui s'identifient l'une à l'autre pour le temps de la lecture d'un livre.

Que l'on me permette d'évoquer ici l'empreinte que l'un des membres de la dite «Ecole de Genève» a laissée sur moi. Je veux parler d'Albert Béguin dont le livre *L'Ame romantique et le rêve*, que je découvris en 1947, fut pour moi une véritable révélation, qui contribua d'ailleurs à décider de mon orientation. On me pardonnera la prétention de représenter, dans la confession qui va suivre, la génération à laquelle j'appartiens. Le constat de Jean-Yves Tadié m'a incité à ces aveux, à cette différence près que je fais partie de ces étudiants qui sont entrés à la Faculté des Lettres dans l'immédiat après-guerre.

Bachelier en 1947, j'avais fréquenté l'histoire de la littérature française à travers le manuel de Gustave Lanson et celui d'Abry, Audic et Crouzet. Pendant ces années de lycée, notre professeur de français très friand d'anecdotes, avait pris un réel plaisir à nous narrer dans le détail la vie des grands auteurs français. Puis, rapidement, on lisait quelques textes. A cette époque on n'allait guère au-delà du romantisme ! Pour ma part, je dois avouer qu'il m'était alors indifférent de savoir que Mme de Warrens avait révélé à Rousseau les plaisirs de l'amour ou que Voltaire, éprouvé par la mort de Mme du Châtelet, avait répondu favorablement à l'invitation de Frédéric II... J'avais choisi de faire des études de lettres et de langue allemande. Deux livres me tombèrent sous la main. L'un, de Robert Minder, *Allemagnes et Allemands*, premier volume d'une sorte d'histoire de la sensibilité allemande où l'auteur présentait les écrivains allemands en les replaçant dans le paysage géographique et culturel de leur province natale ; j'y découvrais l'extraordinaire force d'irradiation que pouvaient avoir les images affectives sur la création littéraire. Quant au deuxième ouvrage, le nom de l'auteur m'était inconnu. Il s'appelait Albert Béguin, son titre : *L'Ame romantique et le rêve*[2]. Ce fut une révélation pour moi, littéralement saturé de titres, de dates, de faits historiques, qui tenaient lieu alors d'enseignement de la littérature. Dans ce livre, le paysage du ro-

2. Cet ouvrage a paru pour la première fois en 1937 aux Editions des Cahiers du Sud, Marseille. (La thèse d'Albert Béguin portait le titre : *Le Rêve chez les romantiques allemands et dans la poésie française moderne*). Nous citons d'après l'édition de José Corti, Paris, 1946.

mantisme allemand était évoqué en termes fascinants. Son ciel avait ses nébuleuses et ses comètes dans lequel gravitaient l'Etoile matutine (Novalis), Séléné (Ludwig Tieck) ou l'Etoile polaire (Achim von Arnim). Au sein du rêve, ces poètes se rejoignaient dans un nouvel espace, celui de l'âme, avec leurs frères français, qui s'appelaient Nerval, Nodier, Mallarmé et Rimbaud. D'un seul coup, je découvris avec émerveillement tous les sommets et les abysses de la sensibilité et de l'imaginaire, que pouvaient receler les œuvres de ces poètes, exotiques pour moi, car l'étrange à l'époque commençait à la première frontière. Puis-je l'avouer ? Jamais cette approche de la littérature n'a pu être totalement effacée de mon esprit[3].

Dans la préface à son livre *Vérité et méthode*, le philosophe allemand H. G. Gadamer a bien cerné un tel processus d'identification, selon lui spécifique aux études littéraires :

> Quiconque fait l'expérience de l'œuvre d'art incorpore cette expérience pleinement à lui-même, je veux dire à la totalité de la compréhension de soi au sein de laquelle cette expérience prend un sens pour lui[4].

Dans mon propre cas, l'étincelle avait jailli entre le texte de Béguin et son lecteur. Elle avait mis en branle «l'émotion initiale», pour reprendre le terme de Roman Ingarden, indispensable à la compréhension intime, voire à l'appropriation de l'œuvre lue. Une telle expérience, qui implique l'entière adhésion du récepteur, mène au cœur du problème que pose un ouvrage tel que *L'Ame romantique et le rêve*. En effet, dans la mesure où le phénomène d'identification suppose une «coïncidence» entre le lecteur et l'œuvre, la distance entre le sujet et l'objet, condition même de la critique, disparaît sous l'effet de la sympathie. Y a-t-il lieu encore de parler de critique ? La distance indispensable au jugement est nécessairement incompatible avec le processus d'identification, déclenchée par la sympathie pour l'ouvrage et par l'attitude même de son auteur.

---

3. J'ai déjà évoqué ces souvenirs personnels dans «Quelques réflexions autour de la critique spirituelle d'Albert Béguin (1901-1957)», *La Licorne*, («La Suisse romande et sa littérature», éd. P.-A. Bloch), 16 (1989) p. 467-79, (publié par l'U.F.R. de langues et littératures de l'université de Poitiers).

4. Hans Georg GADAMER, *Vérité et méthode*, trad. E. Sacre, rév. P. Ricoeur, Paris: Seuil, 1976, (1960), «Préface».

Dans le cas d'Albert Béguin, il n'est du reste pas peu remarquable que la réaction du lecteur est en quelque sorte induite dans la manière même dont l'auteur a approché le romantisme allemand et la poésie française. Le concept d'«Erlebnis» qui devient en français «expérience vécue[5]» aide à mieux comprendre l'attitude de Béguin à l'égard de la littérature. Rare chez lui son utilisation en allemand. Pourtant à propos de Baudelaire, Albert Béguin écrit ceci :

> L'expérience [il cite entre parenthèses le terme allemand *Erlebnis*] n'est pas certes, la «source» de l'aspiration spirituelle, mais au moins chez Baudelaire, elle est une expression autre de la même réalité psychique[6].

En fait, cette notion d'«expérience vécue», transposée, constitue l'axe sur lequel repose la critique d'Albert Béguin. Non seulement elle en est le fondement, mais elle représente le critère à partir duquel A. Béguin juge de la qualité intrinsèque du texte littéraire, de son authenticité. N'illustre-t-il pas lui-même de façon paradigmatique ce type de rencontre, lui pour qui le romantisme allemand, découvert à travers le nom de Jean Paul, aperçu sur un livre poussiéreux alors qu'il était vendeur dans une petite librairie des Batignolles, décida de sa vocation littéraire et de sa vie ? A. Béguin décrit la rencontre en ces termes :

> Encouragé par tant de hasards, obéissant à l'invitation de tant de présages et de réminiscences enfantines, je me mis en quête du romantisme allemand.

Et il ajoute :

> C'est donc «notre» *expérience*, s'il est vrai que celle des poètes que nous adoptons s'assimile à notre essence personnelle pour l'aider dans sa confrontation avec l'angoisse profonde — c'est notre *expérience* que je pensais retrouver dans l'étude que j'entrepris. Et je n'ai renoncé ni à cet espoir ni à cette orientation de mon enquête[7].

La recherche personnelle qu'il assimile à l'expérience de sa génération, et plus largement l'enquête sur l'homme se confondent. L'expérience, voilà le maître-mot, la clef de la quête d'Albert

---

5. Cf. à ce sujet notre étude déjà citée, notamment p. 471.
6. Albert BÉGUIN, «Dialogue avec Marcel Raymond», in *Création et Destinée. Essais de critique littéraire*, I, éd. P. Grotzer, Neuchâtel: La Baconnière, 1973, p. 200.
7. *L'Ame romantique et le rêve*, *op. cit.*, p. X.

Béguin, qui, dans son voyage à travers la littérature, part à la découverte des autres et en même temps à celle de sa propre identité. Au point que G. Poulet pourra écrire que «l'œuvre écrite de Béguin, depuis *L'Ame romantique* jusqu'à ses derniers écrits, peut être considérée comme *une entreprise de recherche de soi-même par le truchement des autres*[8]». On connaît l'étroitesse des liens intellectuels, spirituels, qui ont unis G. Poulet et A. Béguin. Le jugement émis par G. Poulet touche juste. Dans son ambiguïté, il va au fond même des choses. D'une part, il grandit l'entreprise de Béguin en assimilant sa démarche à celle du mystique en quête de la connaissance ; de l'autre, il en laisse apparaître les limites dans la mesure où Béguin utilise l'œuvre littéraire comme un miroir susceptible de lui renvoyer l'image qu'il cherche.

Que montre en fait Albert Béguin dans *L'Ame romantique et le rêve*? Il met en évidence qu'à la suite du XVIIIe siècle mécaniste «sans étonnement, sans angoisse», des poètes comme Hölderlin, Novalis, Tieck, Brentano ou Hoffmann, par réaction contre le rationalisme dissociateur, ont ressuscité quelques grands mythes de l'humanité, le mythe de l'âme, le mythe de l'unité entre l'esprit de l'homme et l'univers. Et il montre admirablement que les romantiques allemands ont réhabilité une poésie intériorisée, assimilée à une quête de la connaissance. De cette aventure, il découvre à son tour les prémisses chez Rousseau et Senancour, il en retrouve les traces de Nerval et de Baudelaire jusqu'au Surréalisme :

> Le mot aventure, quand on songe à l'histoire intérieure de Breton, telle que la retracent ses meilleurs livres, reprend son plein sens, celui qu'on lui donnait au temps de Perceval et de la Quête du Graal. L'aventure n'était point alors faite de passagère surprise seulement; elle était d'abord un exploit, et ensuite un voyage, le voyage même de la vie à travers une forêt de symboles qu'il fallait apercevoir, interpréter, comprendre, pour se frayer un chemin, toujours au risque d'y périr, vers une lumière promise mais invisible[9].

Cette déclaration à propos de Breton met au jour le lien que Béguin établit entre la poésie et le problème de la connaissance.

---

8. Georges POULET, «De l'identification critique chez Albert Béguin et Marcel Raymond», in *Colloque de Cartigny*, éd. P. Grotzer, Paris: Corti, 1979, p. 21. Souligné par nous.

9. Albert BÉGUIN, «André Breton», in *Poésie de la Présence*, Neuchâtel: La Baconnière (Les Cahiers du Rhône), 1957, p. 321.

Pour lui, Novalis, Rimbaud ou Breton poursuivent, chacun par la magie de leur écriture, l'ambition d'élargir leur pouvoir au-delà des limites où les enferme l'état actuel de leur connaissance raisonnable. Retenons la déclaration : «se frayer un chemin [...] vers une lumière promise mais invisible». Béguin assimile la poésie, celle nourrie des états seconds tels le rêve, la folie, ou le hasard, à un mode de découverte de la partie cachée de soi-même. Elle est instrument d'exploration pour le créateur, mais aussi pour le liseur, soit celui qui lit, non pas par obligation professionnelle dans le sens où Thibaudet utilise le mot, mais bien le liseur par vocation. En 1931, Béguin n'hésite pas à écrire que la poésie «se confond avec la méthode du mystique, la démarche du philosophe ou les pratiques du magicien[10]». Même si après l'expérience de la guerre, il corrigera le caractère excessif de ses assertions, pour lui la fréquentation de la littérature demeure indissociable du problème métaphysique — approche de l'inconnaissable, transcendance.

J. Starobinski a livré un diagnostic sans équivoque sur ce qu'on appelle la critique de Béguin et de Raymond. Ce qu'ils cherchent, c'est davantage «la définition de la *poésie* que celle de la *critique*». Quant à leur réflexion, elle repose sur

> la portée exacte de l'acte poétique, sur les raisons qui doivent nous le rendre précieux et non sur les *moyens* et les techniques qui nous permettraient de nous en approcher[11].

On ne peut être plus pertinent.

Il faut nuancer cependant. La conception existentielle de l'écriture que Béguin a appliquée à la littérature a eu des retombées importantes sur l'appréciation de l'œuvre littéraire. On sait que la conséquence la plus remarquée et qui a fait date dans l'histoire littéraire, c'est le déplacement de l'interprétation du romantisme français[12]. Celle-ci peut se résumer ainsi : le romantisme de Lamartine, de Musset ou de Hugo, à l'exception du côté visionnaire de ses vers, n'est rien d'autre que l'expression d'une confession lyrique, qu'un phénomène essentiellement rhétorique. Le romantisme véritable, c'est celui de Nerval, de Baudelaire et de Rimbaud.

---

10. «Le chemin victorieux», in *Création et Destinée*, *op. cit.*, vol. I, p. 48.

11. Jean STAROBINSKI, «Le Rêve et l'Inconscient : la contribution d'Albert Béguin et de Marcel Raymond», in *Colloque de Cartigny*, *op. cit.*, p. 42.

12. Jean-Yves Tadié a mis l'accent sur cette nouvelle perspective, dans *La Critique littéraire, op. cit.*, p. 81.

Mais, ce qu'on a peut-être moins bien vu, c'est qu'au-delà de cette mise en perspective, le type de lecture que Béguin a fait du romantisme allemand a fourni un instrument de mesure, nouveau, que je sache, dans la critique littéraire française, pour jauger l'œuvre littéraire : l'authenticité existentielle. L'œuvre vraie, c'est celle qui est le fruit de l'aventure intérieure du poète en quête d'absolu. Béguin a livré à la critique une sorte de jauge, de nouvel étalon : l'intériorité, dont l'œuvre est porteuse et dont elle est le symptôme. Quelle autre immense aventure littéraire et intérieure à la fois que celle que représente ce qu'on appelle le romantisme allemand : — non pas le romantisme étriqué des manuels, mais un romantisme élargi à la grande aventure humaine que connut l'Allemagne entre 1770 et 1832 — pouvait inspirer à un esprit disposé à l'accueil comme celui de Béguin une conception aussi élevée de l'œuvre littéraire ? Il lui était réservé de transposer à la littérature l'échelle de valeurs instaurée lors de cette époque de l'histoire allemande, là où l'écriture est en relation étroite, directe avec le vivre. Toutes proportions respectées, Bachelard, Jean-Paul Weber ou Jean-Pierre Richard se comprennent mieux, selon nous, en passant par l'expérience de la littérature vécue par Béguin.

Nous ne pouvons nous empêcher de rappeler cette définition que Béguin a donnée de la poésie — tant elle est éclairante :

> La poésie se nourrit de toutes les régions de l'être, veille et rêve, propos concertés et rencontres, floraisons de l'inconscient et jardins du savoir. Mais elle ne se confond avec aucune, elle transforme, transporte la donnée vitale, l'enlève à son apparence fortuite et individuelle, l'exalte jusqu'à une signification qui nous dépasse. C'est là le sens de toutes les œuvres poétiques, — et un discours peut l'être aussi bien qu'un poème, pourvu qu'il opère ce passage au plan mythique[13].

Ce qui signifie qu'il n'est de poésie pour Béguin que dans la mesure où il y a transformation symbolique de la «donnée vitale» — consciente ou non —, où il y a passage, élévation au plan mythique de l'expérience individuelle, soit dépassement, transcendance de sa signification rationnelle. Pour ce qui concerne le champ de sa critique, A. Béguin dispose désormais d'une unité de mesure grâce à laquelle il peut distinguer les vrais poètes des autres. La liste en est longue : pour les poètes modernes y figurent Péguy, Claudel,

---

13. «Le Rêve et la Poésie», in *Poésie de la Présence*, *op. cit.*, p. 128.

Paul Jean Jouve, Pierre Emmanuel, Supervielle, Saint-John Perse, Joë Bousquet, Ramuz, Léon Bloy, Green, Bernanos... Liste gratuite, tant elle est incomplète !

Cela posé, il n'est pas niable que la lecture que nous propose Béguin du romantisme allemand est partiale, unilatérale, subjective. Là encore on n'a pas assez vu qu'elle s'inscrit dans la droite ligne de la «Geistesgeschichte» représentée par le concept d'*Erlebnis*, développé par W. Dilthey, prolongé par F. Gundolf, H. A. Korff, F. Strich etc., dont le dénominateur commun est de voir dans l'œuvre littéraire un document de la vie de l'esprit qui permet au lecteur de progresser dans la connaissance de lui-même.

Dans l'avant-propos du cahier qu'il a dirigé sur le Romantisme allemand, paru en 1949, soit quatre ans après la fin de la seconde guerre mondiale, Béguin a cerné la problématique qu'impliquait l'image de l'Allemagne romantique qu'il avait transmise :

> Quelque définition que l'on cherche à donner du Romantisme en général ou du Romantisme allemand en particulier, il y échappe toujours par l'un ou l'autre de ses aspects. C'est que le Romantisme est un *mythe*...[14]

On connaît le revirement radical de Béguin à l'égard du romantisme allemand, l'amalgame que celui-ci a fait entre «la confiance accordée à l'irrationnel» et le régime fasciste. Il n'est pas question de cela ici.

Abstraction faite de cet aspect, il ne fait aucun doute que *L'Ame romantique et le rêve* a contribué à fonder en France «le mythe du romantisme allemand». D'autant que Béguin fut l'un des premiers à explorer en 1937 le domaine encore mal connu de l'inconscient comme la source de l'écriture, portant l'accent — c'était un aspect nouveau — sur les mystiques et les visionnaires, le versant irrationnel, voire érotique de la création poétique. Ce qui a séduit le jeune homme de dix-sept ans que j'étais en 1947, a continué de fasciner les générations qui ont suivi. Il n'est pas peu significatif que le livre de Béguin publié pour la première fois le 17 juillet 1938 chez Corti n'a cessé jusqu'à ce jour d'être réédité, rendu accessible au grand public en livre de poche (10/18, Plon, depuis 1966).

---

14. *Les Cahiers du Sud*: («Le Romantisme allemand»), éd. A. Béguin, (1949), p . 14. Souligné par nous.

Qu'est-ce à dire ? Le phénomène est d'autant plus remarquable que traduit en allemand et publié en 1972 à Berne aux éditions Francke pour le quinzième anniversaire de la mort de Béguin, ce même livre connut un très faible écho en Allemagne. La raison de cette «réception manquée», selon le mot de Peter Grotzer, ne nous concerne pas ici — décalage de générations, dévaluation du rôle de la littérature qui a cessé d'être considérée comme le document de valeurs atemporelles avec lesquelles on s'identifie etc. En revanche, en France, force est de constater que *L'Ame romantique et le rêve* fait partie, depuis un demi-siècle, des «livres de base» qu'un jeune germaniste doit avoir lu. Il continue d'être le livre d'initiation à la connaissance du Romantisme allemand. On est en droit de s'interroger sur un phénomène aussi étonnant, mais on ne peut émettre que des hypothèses. Peut-être l'ouvrage de Béguin doit-il sa longévité au fait qu'il répond à une certaine image de l'Allemagne, qui a la vie dure. Ne prolonge-t-il pas en quelque sorte l'imagerie traditionnelle de l'Allemagne qu'avait fixée Madame de Staël dans son grand livre de 1813 ? Béguin y laisse en effet entrevoir un paysage intellectuel, quasiment de visionnaire, que le français n'est pas en mesure de tirer de son propre fonds !

Il serait injuste cependant de réduire l'apport de Béguin à ce livre. Son œuvre compte plus de mille trois cents titres. Mais quelle que soit la largeur de son éventail critique, *L'Ame romantique et le rêve* demeure son ouvrage le plus connu. On voit en Béguin le représentant de la critique intersubjective, mais on oublie que son approche de la littérature a évolué vers plus de technicité, que l'investigation philologique du texte y a pris une place de plus en plus importante. Dans un essai sur «Charles Du Bos», Béguin se plaît précisément à rappeler que le mérite revient à celui-ci d'avoir réhabilité le mot «texte». L'essai est de 1941. Béguin y rend hommage à l'art souverain de Du Bos de «solliciter les textes» en «pratiquant sur eux une espèce de maïeutique irrésistible[15]». Dès lors on ne s'étonnera pas de l'attention qu'il porte au langage dans ses études sur Pascal, Balzac, Péguy, Bernanos, ou dans ses nombreux essais sur la poésie contemporaine. Encore que, faut-il le souligner, Béguin n'a cessé de «mener à travers les mots une aventure métaphysique[16]».

---

15. «Charles Du Bos», in *Création et Destinée*, *op. cit.*, vol. I, p. 220.

16. Nous reprenons les termes de Lucien GUISSARD, «Un critique spirituel», *Magazine littéraire*, 192 (fév. 1983), p. 30.

A dire vrai, que reste-t-il de l'œuvre ? Qu'il a dirigé la revue *Esprit*, cela on ne l'a pas oublié. Qu'il est l'auteur du grand livre sur *Le Romantisme allemand,* non plus. Pourtant, sur la «scène intellectuelle» française et à l'université, son nom est rarement prononcé, ou si discrètement. *La critique littéraire* de Roger Fayolle ne lui consacre guère plus d'une ligne. Et il n'est pas peu significatif à nos yeux que ce soit le Belge Georges Poulet, avec lequel Béguin était certes en étroite communion de pensée, qui, à l'étranger, contribua le plus à faire mieux connaître la pensée de ce scrutateur de textes. C' est de la part de Lucien Guissard, professeur à l'Université catholique de Louvain, qu'est venu en février 1983 un hommage lucide à son œuvre dans le numéro 192 du *Magazine littéraire* consacré à la critique des cent dernières années !

Pour nous, si Béguin continue d'exercer sa fascination, c'est parce qu'il fait partie de cette famille d'esprits avec les W. Dilthey, H. A. Korff, M. Raymond, Charles Du Bos, G. Poulet, pour lesquels il n'y a pas de fracture entre la pensée philosophique et la pensée littéraire et qui voient dans l'œuvre littéraire, non pas seulement le point de convergence de thèmes, d'images et de formes stylistiques, objectivement comptabilisables, mais le dépôt d'une expérience existentielle unique et la manifestation du besoin, élaboré dans le texte, que possède l'homme de progresser dans le domaine de la connaissance de la vie intérieure, selon la belle formulation de Maurice Maeterlinck, de «sonder les ténèbres dont nous sommes entourés[17]».

Paul GORCEIX
Université Michel de Montaigne
Bordeaux III

17. Adolphe BRISSON, «Un déjeuner avec M. Maeterlinck», in *Portraits intimes, troisième série. Promenades et visites*, Paris, 1897. L'entretien fut d'abord publié dans *Le Temps*, 25 juillet 1896.